

Vol. 1. N° 1
L E T T R E

D U

SR. JOLY DE ST. VALIER,

Lieutenant Colonel d'Infanterie,

À

MR. LE CHEVALIER YORKE,

Ci-devant Ambassadeur d'Angleterre à La Haye.

Suivie d'observations et de détails intéressants sur les
événements que cette Lettre a produit.

L O N D R E S.

M, DCC, LXXXIV.

THE NEW YORK

LIBRARY

OF THE

CITY OF NEW YORK

AND

LIBRARY

OF THE

L E T T R E,

D U

Sr. JOLY DE ST. VALIER.

À

Mr. LE CHEVALIER YORKE.

MONSIEUR,

JE me suis rendu en angleterre pour obtenir justice et satisfaction de l'iniquité et des cruautés que j'ai éprouvé de votre part l'année dernière : mais étant hors d'état d'avoir recours pour cela aux loix civiles malgré mon profond respect pour elles, j'ai recours à la loi de l'honneur qui n'est pas moins respectable puis qu'elle domine dans l'univers entier, et je vous demande cette satisfaction demain Vendredj, 2 de ce mois, à Hide Park, le pistolet à la main sous les arbres qui sont derriere le Magazin à poudre.

Comme ma vûe est excessivement affaiblie par les maux que vous m'avés fait souffrir, nous nous battons à la longueur d'un mouchoir dont nous tiendrons chacun une des extrémi-

B

tés,

tés, et nous tirerons ensemble à un signal qui nous sera donné. Vous voyez que je ne veux pas mettre votre vie en danger sans exposer en même tems la mienne au même danger, et que je ne demande pas à tirer le premier comme j'en aurais le droit puisque je suis l'offensé. J'espère Monsieur que vous ne me refuserés pas la satisfaction que je vous demande, il est bien juste que dans une affaire telle que celleci, l'un des deux ou tous les deux restent sur la place.

Quoique je sois bien éloigné de penser que vous vouliez faire de cette lettre le même usage que vous avés fait l'année dernière de l'indiscrète imposture d'un homme très méprisable, je vous avouerai cependant Monsieur, qu'ayant été plusieurs fois à la veille de périr par les maux que j'ai soufferts l'année dernière lors que vous m'avés fait mettre à bridwell, surtout par le froid que j'y ai enduré, j'ai différé à vous demander satisfaction jusqu'à ce que la rigueur de la saison fut passée. Me sentant apreset assez de forces pour resister aux autres maux que je puis souffrir supposé que vous preniez ce parti : mais je le répète, je ne le pense pas. Il convient aussi de vous informer que je ne quitterai point Londres sans avoir obtenu justice et satisfaction. L'angleterre fera certainement mon tombeau ou mon triomphe comme j'ai eu l'honneur de vous le dire il y a long-tems, j'attends votre réponse ainsi que d'être informé de l'heure qui vous conviendra pour vous trouver demain vendredi à Hide Park.

JOLY DE ST. VALIER.

*Londres, ce 1^{er}. Avril, 1784,
Rupert-street, No. 47.*

P. S.

P. S. Si vos affaires mettaient quelque obstacle au rendez-vous que je vous demande, je différerai sans peine jus-qu'au jour qui vous conviendra, il suffit que vous vouliez bien m'apprendre au jourd'hui le jour et l'heure à la quelle vous vous trouverés à Hide Park dans l'endroit indiqué.

OBSERVATIONS SUR CETTE LETTRE.

1°. IL est impossible d'écrire avec plus de moderation, plus de circonspection, plus d'égards que je ne l'ai fait dans cete lettre. Je ne me suis pas permis un seul terme qui pût offenser Mr. Le Chev. York, je n'ai pas hazardé la moindre menace au cas qu'il me refusât la réparation que je lui demandais ; *Sa vie n'était donc pas en danger.*—2°. Je ne croyais pas blesser les loix de l'angleterre dans la situation où je suis en invoquant les loix de l'honneur, puisque les papiers publics parlent tous les jours d'affaires d'honneur sans qu'on poursuive ceux qui les ont eu, et je croyais en invoquant les loix de l'honneur auprès de Sir Joseph, *lui parler le seul langage qui fut digne de lui.* Ce pendant, sa réponse a été de porter ma lettre chés un justice à paix *et de jurer que sa vie était en danger* pour me faire condamner une seconde fois à Bridwell d'où j'ai été conduit le 16 Avril, à Guildhall, Westminster, pour y être jugé avec tous les infortunés et les brigands qui y avaient été conduits ce jour là.

Je puis dire je crois sans offenser mes juges, que c'est la première fois depuis que leur tribunal existe, qu'un homme tel que M. Le Chev. York et moi, y ont été jugés en si bonne compagnie, et pour une affaire telle que celle-ci.—Je puis dire encore, je crois sans offenser mes juges, qu'il est bien extraordinaire que Sir Joseph Yorke, cet homme si noble, si haut, si fier, n'ait pas porté tout de suite cette affaire au King's Bench *comme il le devait d'écemment et pour lui et pour moi.*—Il ny a certainement pas d'exemple en angleterre d'un gentil homme et encore moins d'un militaire quelconque, qui se soit conduit en pareille occasion comme l'a fait M. Le Chev. Yorke. Qu'il en cite un seul depuis que la monarchie existe ? Je l'en défie. Mais il avait bien ses raisons pour se conduire ainsi : on pourra facilement les appercevoir parce qui va suivre.

J'étais si éloigné de penser que M. Le Chev. Yorke voulut faire de ma lettre l'usage qu'il en a fait, *et il est peut être le seul au monde qui ait pu se permettre d'en faire cet usage,* que j'ai négligé de lui rappeler dans cette lettre le détail de ses injustices et des maux qu'il m'a fait souffrir.—Je me suis bien apperçu, au moment de mon jugement, combien cette précaution eût été nécessaire puis-qu'elle eût informé mes juges et l'assemblée des justes motifs qui avaient occasioné cette lettre ; ce qu'il ne m'a pas été possible de faire lors de mon jugement : commençons par ces détails.

Sir Joseph sait qu'il n'a fait que m'amuser et me tromper depuis le fatal moment où je l'ai abordé jusqu'ici.—Il fait tous les reproches qu'il a à se faire pour m'avoir retenu pendant deux

deux ans auprès de lui, c'est à dire pendant tout le tems qu'il a eu l'espoir d'être ministre, afin de s'approprier alors mon travail et les connaissances qu'il avait apperçu que je possédais et qui pouvaient être très utiles à sa patrie. — Il fait que pour me récompenser du zèle ardent et du vif intérêt que je lui ai constamment témoigné jusqu'à mon premier enprisonnement, il m'a fait arrêter et conduire à Bridwell il ya dix huit mois, sans aucun fondement et sur le témoignage d'un homme si méprisable qu'il n'a jamais osé le produire lors de mon jugement. — Il fait que j'ai couché longtems sur les planches dans un cachot sans la moindre couverture, et cela dans une saison très rigoureuse il fait qu'étant sans aucun secours, j'ai été rongé par la vermine, nourri uniquement du pain des prisonniers et que j'y serais mort de besoins, *comme ses partisans l'avaient annoncé*, Sans l'assistance de quelques amis peu riches qui m'ont fourni de quoi avoir une subsistance un peu plus abondante et de quoi avoir une place dans un lit, où je couchais avec le premier coquin que l'on arrêta et qui avait six sols à payer pour son lit ; de sorte que j'étais exposé à prendre toutes les maladies possibles. — Il fait que je suis sorti au bout de deux mois de cette prison, exténué de besoins, courbé sous le poids des infirmités et attaqué d'une Maladie mortelle. — Il fait qu'ayant été justifié de la maniere la plus honnorable, *il m'a fait transporter quinze jours après sans aucune forme de Procès à ostende* où l'on m'a remis en arrivant, Cinquante Livres Sterling, comme on donne à un malheureux que l'on tranporte. *Quelque chose pour subsister* en attendant qu'il
puis

puisse vivre de Son travail. C'est par cet acte de violence qu'il imaginait se mettre à L'abri des justes plaintes que j'avais à porter pour un traitement aussi odieux.—Telle est La Sureté dont un honnête homme jouit dans ce pays-ci o'u on parle de sureté personnelle, de justice, de liberté ! qui peut se flater après cet événement de dormir tranquille dans son lit ? qui peut en angleterre, soit anglais soit étranger, voir cet événement avec indifférence, puis que la même chose peut lui arriver d'un instant à l'autre ? Dans quel pays du monde (même despotique) un homme quelque puissant qu'il puisse être *se serait il permis impunément un pareil trait ?* Ne pourrat-on pas dans la suite entreprendre ici *sans danger* la même chose contre un étranger ou contre un anglais de quelque rang qu'il soit, s'il est moins puissant ou s'il a moins de crédit que son adversaire ? je le demande à tout homme éclairé ? peut on s'empêcher de convenir qu'après ce qui m'est arrivé la planche est faite, et qu'il n'y a plus qu'à la suivre, si on la laisse subsister ?—Il fait bien plus encore, mais ce n'est pas ici la place d'en dire d'avantage.

Tels sont les détails que j'ai négligé de rappeler à Sir Joseph dans cette lettre parce qu'il ne peut pas les avoir oubliés et parce qu'il peut encore moins les contester.—Si j'en impose dans tout ce que je viens de dire, je mérite la punition la plus sévère : mais on ne peut pas m'en soupçonner puisque j'ai publié la dessus il y a plus d'un an, un mémoire très circonstancié, sur le quel Sir Joseph a gardé le plus profond et peut être le plus honteux silence. D'ailleurs l'imposture ne s'exprime pas

pas avec autant de candeur et autant de franchise que je le fais. Venons à ce qui s'est passé le jour de mon jugement à Guildhall, Westminster.

Sir Joseph s'y trouvait environné d'une multitude d'amis et de gens très disposés en sa faveur. Moi j'étais absolument seul et déjà fort affaibli, autant par les besoins que j'avais éprouvés, que parce que j'avais excessivement souffert pendant quinze jours de prison où je n'avais pas vu de feu, quoique la saison fut encore très dure.—Sir Joseph avait, non seulement deux avocats pour défendre sa cause ; mais il en avait arrêté plusieurs autres et les meilleurs, à fin de m'ôter la facilité de trouver quelqu'un pour défendre la mienne. Moi je n'avais pas de conseil *parce que j'étais hors d'état de le payer*, et il est difficile d'exprimer combien les nombreux partisans de Sir Joseph, ont été satisfaits lors que j'ai annoncé que j'étais sans conseil. Ce n'est pas tout encore comme je ne puis m'exprimer que très difficilement en anglais, je n'ai pas pu exposer ce que j'avais à dire pour ma défense.—M. Silvestre, principal avocat de Sir Joseph, autant pour rendre sa cause meilleure que pour prévenir contre moi mes juges et l'assemblée, ne m'a épargné d'aucune manière. Moi pour lui répondre, je n'ai pu exposer qu'un seul fait par le moyen d'une personne de ma connaissance qui s'est trouvée par hasard derrière moi et qui parle anglais.—Sir Joseph a répondu à ce fait : *mais comme je puis assurer ici publiquement que tout ce qu'il a dit est absolument contraire à la vérité*, il s'est pressé de disparaître sur le champ. Autant parce qu'il a vu l'impossibilité de pouvoir

voir répondre à ce que j'allais répliquer, que par la crainte d'être obligé de répondre aux autres faits que j'allais exposer.—Dès qu'il a été parti, il ne m'a plus été permis de parler et j'ai été condamné à un an de prison à Tothilfields Bridwell, et à donner pour sept ans des cautions pour la vie de Sir Joseph ; cautions qui sont si fortes qu'il me sera impossible de les fournir. C'est à dire que je suis condamné à la mort et à une mort bien cruelle puisque mon supplice sera très lent ; car je ne puis pas me flater de vivre huit ans dans cette prison, ayant déjà cinquante huit ans, étant fort affaibli *et attaqué de la consommation*. Etant obligé de coucher sur les planches dans un cachot avec les infortunés qui y sont renfermés* étant nourri uniquement du pain des prisonniers, &c. &c. Au reste, je contais mourir avec honneur à Hide Park, socrate est mort avec honneur dans un cachot, je saurai mourir avec honneur dans celui où Sir Joseph m'a fait condamner pour réparer les injustices et les maux qu'il m'a fait souffrir auparavant.

J'avoûe que j'avais si bonne opinion de la manière dont la justice se rend en angleterre, que j'ai cru, lorsque les jurés ont eu fait leur rapport, (et je ne me permets aucune réflexion

* Je dois aux égards et aux instances de M. Smith, Gouverneur Bienfaisant de cette Prison, d'avoir couché pendant plus de deux mois dans un lit quoique je fusse hors d'état de payer la place que j'y occupais. Je me suis rendu à ses instances jusqu'à ce que je fusse guéri d'un mal qui m'est venu aux pieds par le froid que j'ai éprouvé en arrivant ici, après quoi je l'ai prié de mettre fin à ses bontés. Ce à quoi il a consenti quoi qu'avec beaucoup de peine. Je suis très flatté de pouvoir publier encore ce nouveau trait de sa bienfaisance envers moi.

sur cet article ;) j'ai cru qu'après ce rapport on ouvrirait le livre de la loi, et qu'on me dirait, *à moi surtout qui suis étranger et qui étais sans conseil*, voilà ce à quoi la loi vous condamne. Mais il s'en faut bien que les choses se soient passées ainsi ; d'abord après ce rapport, mes juges se sont assemblés et après avoir délibéré assez longtems, ils ont prononcé ensuite le jugement dont je viens de parler. On trouvera sans-doute que ce jugement valait bien la peine qu'on me fit connaître s'il est conforme à la loi *c'est au public à en juger*. Car pour moi je l'ignore.—Si c'est ainsi qu'on rend la justice en angleterre, *il n'y a pas lieu de se glorifier*, et je puis dire sans qu'on puisse me démentir que c'est ainsi qu'on rend la justice dans les tribunaux de l'inquisition et dans les pays les plus despotiques où la justice est rendue de la manière la plus arbitraire ; encore aurait on honte dans ces tribunaux, de juger ainsi un homme qui n'aurait pas pu se faire entendre faute de parler la langue du país et qui n'aurait pas pu avoir de conseil.—Il me reste beaucoup d'autres choses à dire sur ce jugement, mais je les réserve pour un moment plus favorable supposé qu'il puisse arriver. Cependant je ne puis m'empêcher d'ajouter l'observation suivante.

N'est il pas bien extraordinaire que tous les papiers publics fassent mention exactement de tous les jugemens qui ont été rendus par tous les tribunaux, même de ceux qui sont rendus par un seul justice à paix, et qu'il n'y en ait pas un seul qui ait osé parler du jugement qui a été rendu contre moi, le 16 Avril, a Guildhall, Westminster ? La même chose est arrivée lors que j'ai été jugé à cette cour il y a dix huit mois. L'un et l'autre de ces jugemens meri-

taient cependant bien l'attention du public. Ce silence ne prouve-t-il pas qu'on tâche d'ensevelir dans les ténèbres ces jugements, comme on prend soin d'ensevelir dans le silence les jugements qui sont rendus dans les tribunaux les plus obscurs de l'inquisition la plus sévère ?

Qu'on me permette encore une observation. Pour quoi avant et au moment même de mon jugement, m'a-t-on fait dire que si je voulais jurer de quitter l'Angleterre on m'accorderait ma liberté ? La proposition était séduisante, surtout dans la triste situation où j'étais ; mais j'en ai senti toutes les suites et je l'ai refusée. — En jurant de sortir de l'Angleterre et de n'y plus revenir, n'était-ce pas me bannir de l'Angleterre ; et en me bannissant moi-même n'était-ce pas bien-pis que si j'avais été banni par un jugement quelconque ? quel triomphe pour Sir Joseph de pouvoir se parer alors d'un air de générosité, en disant qu'il n'a pas voulu me faire condamner et qu'il s'est contenté de ma parole qui m'affujétirait à des peines bien plus sévères si j'osais reparaitre en Angleterre. Tel était le piège qu'on me tendait. Sir Joseph n'aura jamais cet avantage avec moi ; il fait que je suis prêt à mourir, mais que je suis incapable de me déshonorer. Ce qu'il m'a fait souffrir il y a dix huit mois, ce qu'il me fait souffrir encore avec tant de cruauté doit bien l'en convaincre.

Je le dis hautement, ce n'est qu'en Angleterre qu'un homme de mon espèce peut être traité comme je le suis pour une affaire d'honneur, et pour une affaire d'honneur, occasionée par des motifs aussi puissants que ceux dont je viens de parler. — Je suppose qu'un gentilhomme anglais, un ancien militaire, un homme de mon âge eut été traité sans aucune raison
par

par un français, avec autant de cruauté, autant d'injustice, autant d'ignominie que je l'ai été il y a dixhuit mois par Sir Joseph Yorke, et qu'il eut été continuellement trompé par ce français, comme je l'ai été par Sir Joseph ? (tout ceci ne peut être qu'une supposition, car ce que j'ai éprouvé de M. Le Chev. Yorke, est et sera certainement toujours sans exemple.) Que dirait-on en angleterre et dans le monde entier, si ce gentil-homme anglais s'étant rendu à Paris pour demander réparation de tant d'horreurs à celui qui les lui a fait souffrir, et si, n'ayant pas pu avoir recours aux loix civiles, il avait été forcé de recourir à la loi de l'honneur pour demander cette réparation ?—Que derait-on si ce gentil-homme avait été condamné pour un an et peut-être pour huit ans à *bicêtre* par quelques juges subalternes de la police sans avoir pu se faire entendre faute de savoir la langue et sans avoir pu avoir de conseil ? Que dirait-on s'il avait été condamné à n'avoir d'autre nourriture que le pain des prisonniers, à coucher sur les planches avec eux et à être traité comme le plus commun de ceux qui sont renfermés dans cette prison ? cependant il serait traité avec encore moins d'ignominie, que je ne le suis, puis-qu'il s'y trouverait tout au plus avec quel ques libertins qu'on enferme dans cette maison de force, et que je me trouve à Bridwell, nourri et traité comme tous les malheureux, les fripons, les voleurs dont cette prison est remplie. J'en excepte quelques malheureuses victimes de l'infortune et de l'injustice. Je leur dois cependant à tous cette marque publique de ma reconnaissance, ils paraissent touchés de mon sort et ils sont presque les seuls qui en sont touchés,

au point d'avoir des égards pour moi et d'avoir voulu me jouager autant qu'il dépendait d'eux, ce que j'ai toujours refusé.—Cen'est presque que dans cette prison que j'ai trouvé des âmes sensibles à ce que je souffre. *C'est donc ici où l'humanité et la sensibilité s'est réfugiée au jourd'hui !* qui l'aurait pensé sans l'expérience que j'en fais ? *Quel traitement bon dieu !* j'en appelle à toute la noblesse et à tout le militaire de quelque rang qu'il soit et de quelque pays que ce puisse être.—J'ose croire que les annales d'Angleterre ne fournissent pas beaucoup d'exemples d'un pareil jugement.

Qu'il est glorieux pour Sir Joseph de traiter ainsi un homme qui sans orgueil peut dire qu'il le vaut de toute manière.—Un homme à qui il ne peut nier d'avoir accordé l'estime et la confiance la plus entière, j'ai rapporté ses lettres à ce sujet, et si je le répète ici, *ce n'est certainement pas pour me glorifier.*—Un homme à qui on ne peut reprocher d'autre crime que d'avoir été continuellement trompé par Sir Joseph et d'avoir été sa dupe depuis le fatal moment où je l'ai abordé.—N'est ce pas lui qui m'a forcé d'enfreindre les loix de l'Angleterre, supposé que je les aie enfreint en invoquant les loix de l'honneur pour avoir réparation de tant d'atrocité, puisque mes facultés ne pouvaient pas me permettre d'avoir recours pour cela aux loix civiles ? Est-ce ma faute si la justice est si chère en Angleterre ? Est-ce ma faute si tous les avocats aux quels je me suis adressé l'année dernière ont refusé par considération pour Sir Joseph, de se charger de ma cause ? Devais-je le laisser jouir paisiblement du fruit de son injustice et de ses cruautés à mon égard ?

Sir

Sir Joseph ne cesse de me reprocher par lui ou par ses partisans d'une manière à faire pitié et qui est bien digne de lui, l'argent qu'il m'a fourni.—N'at-on pas vu dans le mémoire que j'ai publié sur ce qui s'est passé entre lui et moi. Avec quelle ruse et avec quel artifice il a taché de me tirer différents objets de travail aussitôt que je l'ai abordé ?—N'at-on pas vu qu'étant sans défiance, je lui en ai fourni plusieurs autres ensuite qu'il recevait avec avidité ?—N'at-on pas vu que je n'ai jamais voulu toucher un sol de sa part quoi qu'il me pressât souvent d'accepter de l'argent ?—N'at-on pas vu que je ne me suis déterminé à en recevoir *que lorsque j'ai eu épuisé le mien et uniquement pour me soutenir* en attendant qu'il fut ministre comme il l'espérait ?—N'at-on pas vu dans ce mémoire qu'à la fin il m'a laissé manquer d'argent au point que j'ai été obligé de mettre ma montre engage pour vivre, ce dont je l'ai informé dans le tems ?—Est-ce dont là me payer mon travail ? Etait-il fait pour me payer mon travail ? étais-je à ses gages ? étais-je fait pour être à ses gages ? Qu'il réponde donc à tous ces faits que j'ai publié il y a longtems, ou qu'il cesse ce méprisable reproche ! mais que pourrait-il dire sans cela pour tacher de me dénigrer et pour tacher de mandier le suffrage public en sa faveur ?

On me reproche encore les deux cents cinquante liv. ster. que j'ai reçu du Lord Stormont.—Si j'étais dans le païs des lapons où cette somme pourrait paraître énorme, peut-être ce reproche ne m'étonnerait-il pas : mais j'avoue qu'il me surprend beaucoup ici.—
At-on donc oublié que j'ai publié dans mon
mémoire

mémoire au sujet de Sir Joseph, et dans tous les autres, que le Lord Stormont en m'accordant cette somme ne m'a remboursé qu'à peu-près ce que j'avais dépensé avant de toucher un fol de M. Le Chev. York ? et M. Le Chev. York peut-il contester ce fait ? N'en suis-je donc pas toujours, pour mon travail et pour tous les sacrifices que j'ai fait en venant offrir mes services à l'Angleterre ? Où est donc je ne dirai pas la récompense ? *Car ce serait une dérision :* mais où est donc *la justice*, où est donc l'équité à mon égard ? Je le demande aux plus prévenus contre moi ; je le demande à Sir Joseph lui-même ? Qu'il réponde.—Que de choses ne pourrais-je pas ajouter encore ! et ne me ferat-il donc jamais possible d'exposer la vérité dans tout son jour devant un tribunal compétent ? C'est tout ce que je desire depuis longtems.

Sir Joseph répand a présent que mon travail était peu de choses. Pleut au ciel que cela fût ? Je m'en féliciterais aujourd'hui : je n'en ai que trop fait quoique je n'aie pas fait la centième partie de ce que je pouvais faire ; mais qu'il dise donc pourquoi *il a été si avide* de l'avoir, ce travail qu'il affecte si fort de dédaigner a présent ? Qu'il dise donc pour quoi il a envoyé au roi, des mémoires qui m'ont été rendus à ostende après avoir été près de cinq-ans entre les mains De S. M.—Pour quoi il en a copié plusieurs de sa propre main en me rendant ensuite les originaux comme j'en étais convenu avec lui ?—Pour quoi il s'est si fort pressé de les publier et de les répandre en Hollande et dans toute l'Europe aussitôt que je les ai faits imprimer ici ?—Pour quoi les autres ministres me les ont-ils demandés et les ont gardés ?—Pour
quoi

quoi il y en a un qui les a gardés malgré la parole qu'il m'avait donné de me les rendre et malgré les démarches respectueuses que j'ai fait da bord pour les ravoir?—Qu'il réponde donc à tous ces faits dont j'ai déjà parlé? peut-il en nier au cun?—Tout cela je crois n'annonce pas vn travail de peu de valeur. Mais, que peut-on attendre de Sir Joseph, qui dans le dessein de m'abaisser s'il le pouvait, ne craint pas de dire au public *qu'il a manqué de jugement et de discernement* pendant deux ans qu'il m'a retenu auprès de lui? passons à d'autres objets.

On me fait l'honneur de me comparer à un voleur de grand chemin, et on me traite à peu près comme tel.—On dit que j'ai voulu mettre à contribution Sir Joseph Yorke, par la proposition que je lui ai fait dans la lettre cidessus. On conviendra je crois après tout ceque je viens d'exposer, *que j'étais bien autorisé à lui parler de dédomagements de toute espèce*, et si je l'avais fait, je n'aurais pas lieu d'en rougir, et on ne pourrait pas m'en faire de reproche. Cependant il n'y a pas un seul mot dans cette lettre qui annonce la moindre vüe intéresseée, mais seulement la réparation des maux qu'il m'a fait souffrir il y a dix huit mois à Bridwell, &c. *Quelqu'un pourrat-il trouver que cette réparation ne soit pas bien juste et bien fondée?*—Si par cette proposition on prétend que j'ai voulu mettre Sir Joseph à contribution, il faut convenir aussi que cette contribution était bien faible et que je pouvais facilement lui en épargner tous les frais, puisque la dépence à faire pour la réparation que je lui demandais était bien peu de choses.

On

On dit encore que j'ai manqué à ma parole d'honneur et que j'avais promis de ne plus revenir en angleterre lorsque j'ai été transporté à Ostende sans aucune forme de procès, par ordre de Sir Joseph.—J'ignore d'où peut venir la source de cette imposture, mais j'ai bien des témoins pour certifier le contraire. On trouve les détails les plus exacts de ce singulier événement dans mon mémoire au sujet de Sir Joseph Yorke, et il serait trop long de les répéter ici. Tout ce que je puis assurer, c'est que si on m'avait proposé d'aller à l'échaffaut ou de promettre de ne plus revenir en angleterre, j'aurais été plus-tôt mille fois à l'échaffaut que de faire une pareille promesse.—La preuve en est, qu'aussitôt que mon mémoire sur la conduite de Sir Joseph à mon égard a été imprimé, je n'ai pas perdu un instant pour venir le publier moi-même en angleterre; et que Sir Joseph n'a pas dit un mot ni sur ce mémoire quoi qu'il l'ait eu un des premiers, ni sur mon arrivée ici. C'était cependant bien le moment, *puisque je ne me suis pas caché* et qu'il savait très bien que j'y étais. Il a eu également que je me suis rendu en angleterre des le mois de janvier dernier, et il m'a rompu le silence à mon égard que lorsqu'il a reçu la lettre ci dessus du 1^{er} Avril.

Lors que j'ai été amené chés M. Le Justice Wright avec Sir Joseph, le 3 Avril dernier, il s'y est trouvé un Monsieur que je ne connais pas, et qui sans doute pour m'effrayer, me dit d'un ton terrible de le regarder et me demanda si je la reconnaissais?—Après l'avoir bien regardé, je lui dis que non, et alors il m'a répondu toujours sur le même ton, qu'il avait été un de
mes

mes juges il y a dix huit mois, et que j'avais donné ma parole d'honneur de ne plus écrire à M. Le Chev. Yorke et de n'avoir plus rien à faire avec lui?—J'ateste ici tous mes juges qui m'ont acquité si honorablement, et je leur demande si on a dit un seul mot—je dis un seul mot qui eut rapport à celà?—Ces deux propositions sont trop mal fondées pour qu'elles aient pu seulement leur tomber dans l'esprit.—On m'a, demandé ma parole d'honneur de n'en pas venir aux extrémités dont j'avais été accusé, qui étaient que j'avais menacé Sir Joseph de lui donner des coups de baton sur les jambes : J'ai répondu que cette accusation était absolument fausse et que je donnais ma parole d'honneur de n'en jamais venir à ces extrémités.—C'est la seule chose sur la quelle on m'a demandé et sur la quelle on pouvait me demander avec justice ma parole d'honneur, que j'ai donnée; toute autre proposition eût été certainement de la plus grande injustice et je l'eusse rejetée.—J'ai vu le même Monsieur dont j'ignore le nom, mais il était le seul ayant un habit bleu avec un grand chapeau, et une large cocarde bleue, être un de mes juges lorsque j'ai été jugé le 16 Avril. J'étais je crois, bien en droit de le récuser pour mon juge, puisqu'il avait été mon accusateur chés M. Le Justice Wright, et après une accusation aussi mal fondée : mais je n'ai pas pu me faire entendre.

On me blâme aussi d'avoir proposé le combat à la longueur d'un mouchoir ; mais, 1^o ma vue est excessivement affaiblie par les maux que m'a fait souffrir Sir Joseph Yorke, comme je l'ai d' déjà dit. 2^o A' mon âge on ne se bat que pour des motifs très puissants et par conséquent

D

pour

pour que les suites du combat soient très sérieuses. 3°. Il est des circonstances qui exigent qu'une affaire d'honneur se termine comme je l'ai proposée, et malheureusement Sir Joseph ne m'a que trop mis dans cette circonstance. Il est facile d'en juger par la faible esquisse que je viens de donner de sa conduite à mon égard depuis le cruel moment où je l'ai abordé.— N'est-ce pas lui qui est cause que je languis de puis longtems dans les besoins les plus urgents ? Au point que sans l'assistance d'un ami peu riche, je n'aurais pas de quoi me procurer le soir pour un fol de pain et un peu de lait dont j'ai le plus grand besoin, parce que le pain des prisonniers qui sans celà aurait été ma seule nourriture de puis près de quatre mois, ne peut pas suffire pour ma subsistance *et que je serais déjà mort de besoins sans ce faible secours.* Je ne puis en imposer la dessus quisque j'ai ici deux cent témoins de ce que j'avance.— *Telle est la réparation de Sir Joseph pour les maux qu'il m'a fait souffrir il y a dix huit mois.* Sir Joseph et ses partisans ne trouveront-ils pas encore cette réparation bien juste, bien noble et bien digne de me satisfaire ?—N'est-ce pas lui qui est cause qu'à mon âge je suis sans état et sans savoir comment pouvoir m'en procurer un à l'avenir ? surtout après avoir été renfermé huit ans dans cette prison ? car je ne puis pas me flater d'en sortir plustot (supposé que j'en sorte et que je ne périsse pas avant six mois, ce qui est contre toute vraisemblance.) Il n'y a qu'à voir l'état actuelle de ma santé ? Ne serait-il pas bien plus noble et bien plus généreux de me faire donner la mort et de me faire assassi-

On a joute à tous ces reproches que je suis un homme turbulent, que je suis un homme violent.—Que tous ceux avec qui j'ai vécu depuis que j'existe déposent contre moi et disent si je mérite ce reproche ? Qu'ils disent s'il y a un homme plus doux, plus tranquille et peut-être plus bienfaisant que moi dans la société, lorsque je le puis ? Qu'on me pardonne si je mentionne cette dernière qualité que personne ne me refusera sans doute ! si j'en parle ici, ce n'est certainement point par ostentation, mais par ce que la bienfaisance ne va pas avec la violence dont on m'accuse.—Ceux qui me font ce reproche, s'ils ne sont pas des statues de marbre ou des hommes de boue, auraient-ils eu plus de patience et de modération que j'en ai eu, s'ils avaient éprouvé les injustices et les cruels traitements que j'ai souffert de Sir Joseph, &c.—Je le leur demande ?

Enfin pour tacher de justifier tant d'ignominie à mon égard, on dit que j'ai voulu trahir ma patrie et qu'on n'aime pas les traîtres en Angleterre.—Si j'étais un traître, aurais-je été si mal traité ? Je le demande à quiconque connaît un peu l'Angleterre ? Mais venons au fait.

Sir Joseph, lorsque j'ai eu le malheur de vous aborder, ne vous ai-je pas dit : M. l'amb ; je viens offrir au roi et à votre patrie ma personne et les connaissances que j'ai pu acquérir par une longue expérience, et par beaucoup de réflexions. *Je viens vous offrir uniquement ce qui est à moi*, rien de plus : car pour ce qui regarde la situation intérieure de la France et le secret de ses opérations, je me suis fait une loi de n'en jamais parler et il serait inutile de me rien demander là dessus.—N'est-ce pas

ainsi que je me suis exprimé en vous abordant ? je vous le demande Sir Joseph ? N'en êtes vous pas convenu avec un de vos amis ?—Le nierez vous ? Il existe encore et il est à Londres. Un traître s'exprimet-il ainsi ? Me suis-je écarté de ces principes ? Que les ministres, que Sir Joseph me denonce ? Je l'en ai déjà sommé, je l'en somme encore aux yeux du Public.—Ne porté-je pas sur ma tête des témoignages bien frappants des cruelles angoisses que j'ai souffert lorsque je me suis vu dans la dure nécessité d'aller offrir mes services à une puissance étrangère ? Tout le monde sait que mes cheveux ont blanchi en trois jours, peut-être en vingt quatre heures. Mais c'est trop m'arrêter sur un objet si digne de mépris ; Sir Joseph n'aurait-il pas rompu la dessus le silence il y a longtemps, si j'étais coupable ? Les moyens dont il se sert pour me détruire et me faire périr, ne prouvent-ils pas son injustice ? Pourquoi me confiner dans une maison de correction où l'on n'enferme que les gens de mauvaise vie de la dernière classe *qu'on ramasse dans les rues* ? Où je n'ai pas une seule personne à qui parler ? Où l'on ne renferme que les fripons, que les voleurs, Et qui est presque ignorée, de tout le monde, au point que les catholiques romains n'ont pas même les secours spirituels qu'on leur permet dans les autres prisons. Pour quoi traiter ainsi un étranger ? Un homme qui est seul et sans le moindre soutien ? Qui manque absolument de tout ? Qui est languissant ? Peut-on avoir d'autre dessein que de me soustraire à la vue des honnêtes gens qui visitent quelque fois les autres prisons ? Peut-on avoir d'autre dessein que de m'oter toute assistance et tous moyens

ens de défense ? Que de cruauté ! telle est la seule ressource de Sir Joseph, pour tâcher de triompher de tant d'iniquité ! ce séjour n'est-il pas bien plus cruel pour un honnête homme que toutes les Bastilles du monde, quelque affreux que soit l'image qu'on tâche d'en donner ?

Ce qui fait frissonner d'horreurs un honnête homme dans le séjour que j'habite, est de s'y voir tous les jours exposé aux soupçons et aux recherches les plus ignominieuses. — Lorsque j'étais dans un cachot il y a dix huit mois, on y vola une boucle d'argent à un prisonnier : heureusement qu'on trouva ce vol dans les effets des deux premiers qui furent fouillés, sans quoi j'eusse été soupçonné et fouillé comme les autres. Ne pouvait-il pas se faire qu'aussitôt qu'on a commencé cette recherche, on me glissât cette boucle dans les manches ou dans les poches de mes habits à moi surtout qui étais étranger ? Que serais-je devenu si j'avais été trouvé nanti de cet effet sans le savoir ? Que n'aurait pas dit contre moi Sir Joseph et ses partisans ? Je ne crois pas avoir tant souffert de ma vie, que j'ai souffert alors. La même chose arrive souvent dans les chambres où on est dix à douze, où on couche deux et quelque fois trois dans un même lit, de sorte qu'on y est également exposé. N'est-ce donc pas assez des maux que je souffre ? N'est-ce pas assez d'éprouver les besoins les plus urgents et le mal-être le plus dur, mal-être qui ne devrait-être réservé qu'au dernier des scélérats et dont le dernier des scélérats peut se garantir ici lors qu'il a de l'argent. — Faut-il encore que
je

je fois exposé à de pareilles avanies et à de pareilles injures ?

Si on considère encore qu'il n'y a qu'un scéau au milieu de la chambre pour les besoins des prisonniers, de sorte qu'il n'y a presque pas une heure dans la nuit où il n'y ait quel-qu'un debout pour satisfaire ses besoins de toute espèce ; — si on considère le bruit, l'odeur, l'infection, la vermine qui doit en résulter pendant les chaleurs (quelque soin que l'on prenne pour s'en garantir) — si on considère combien il est dur pour un honnête-homme de se trouver en pareille compagnie ; de coucher dans de pareils lits ; d'avoir à côté de soi de pareils compagnons qui se permettent toutes les saloperies possibles ; combien il est dur de changer tous les huit jours et quelque-fois plus souvent de pareils compagnons, qu'on amène presque toujours yvres et qui sont perdus par la débauche, de sorte qu'on est exposé avec eux à prendre toute sorte de maladies, on conviendra que cette situation est le supplice le plus cruel que l'on puisse faire souffrir à un homme qui a reçu une certaine éducation. Aussi je puis assurer que pendant plus de deux mois, je n'ai pas fermé l'oeil et que j'ai toujours couché sur les convertures, il n'y a que les plus grands froids qui puissent obliger un homme de mon espèce à passer sur tant de choses aussi dégoûtantes et aussi dangereuses.

Je ne suis point délicat, j'ai couché mille fois en ma vie sur la terre en plein air, mais ces nuits étaient d'élicieuses en comparaison de celles que je passe ici. — Me confondre pour le cas où je suis avec tous les gueux, tous les gens

gens de mauvaise vie qu'on ramasse dans les rues, avec tous les filoux, les fripons, les voleurs, les assassins ; me traiter comme eux ! je le répète, cela est sans exemple et ne pouvait m'arriver qu'en angleterre : encore ces gens là ont-ils des amis qui les visitent et qui les secourent, et moi je n'ai personne, de sorte que je suis bien plus malheureux qu'eux.

En cinq semaines j'ai changé quatre fois de compagnon de lit : un d'eux avec qui j'ai couché pendant trois semaines était chargé de fers et a été condamné à être transporté pour sept-ans : cet homme perdu par le libertinage et par la débauche infectait de la bouche. — Mon dernier compagnon de lit était le nommé Morgan, un des assassins du Sir Linton, celui qui pour obtenir sa grace a déclaré qu'il découvrirait ses complices : on le tenait dans le plus grand secret sans le laisser parler à personne. — Qu'on considère le danger qu'il y a d'être couché à côté d'un criminel que l'on tient dans le plus grand secret ! ne conviendrait-on pas que s'il venait à transpirer quelque chose de ce qu'il devait déposer, je pouvais être accusé, et je n'ai que trop de preuves (que je ferai connaître dans la suite) pour être assuré qu'on m'aurait accusé d'avoir taché de le faire parler afin de publier ensuite ce qu'il m'aurait dit ? Un homme qui pour obtenir sa grace déclare ses complices ne pouvait-il pas dire pour se faire valoir davantage, que j'ai tâché de le faire parler ? On voit dans quel danger je me suis trouvé. Cet homme plein de vermine était d'ailleurs le plus dégoûtant mortel qu'il y ait sous le ciel.

On

On ne doit donc pas être surpris si j'ai préféré d'être seul dans le petit cachot où m'a placé M. Smith à côté de celui où il y a plusieurs malades couchés sur les planches et près des commodités.—Telle est ma situation actuelle. On peut facilement en prévoir les suites. Je défie à présent Sir Joseph et tous les ministres de sa cruauté, de rien ajouter à mes peines. J'attends la mort avec tranquillité, elle ne peut pas être fort éloignée avec de pareils traitements, et on voit que c'est tout ce que l'on desire. Le public me rendra sans-doute justice alors et me vengera peut-être un jour de tant d'horreurs. Ma situation est singulière et unique, je n'ai personne absolument personne qui cherche à diminuer mes peines, tandis que tout le monde travaille à les augmenter. L'ai-je mérité ? Si j'étais coupable ou si j'étais un homme ordinaire, on ne prendrait pas tant de peines, on ne chercherait pas des moyens si odieux pour m'acabler. Cependant jusqu'ici je n'ai pas encore succombé.

Au reste, le silence, le triste et honteux silence de mes persécuteurs, la crainte que rien ne transpire de leur conduite à mon égard, les moyens cruels qu'ils emploient pour tâcher de me faire périr dans l'obscurité et dans les ténèbres, ne prouvent-ils pas avec la dernière évidence leur injustice et les reproches qu'ils ne peuvent s'empêcher de se faire ? Si cela ne suffit pas pour éclairer le lecteur, que lui faut-il donc de plus ? Je l'ignore. M'exprimerais-je vis-a-vis de Sir Joseph comme je le fais, et Sir Joseph garderait-il le silence si j'avais des torts vis-a-vis de lui, ou s'il n'avait pas les plus grands torts vis-a-vis de moi ?

Ses

Ses partisans disent qu'il est ou dessous de lui de répondre à ce que j'ai exposé : Le grand homme ! je ne m'en doutais pas. Il est donc d'un rang bien élevé ? Car je puis citer beaucoup de très Grand Seigneurs, des souverains même, qui n'ont pas cru s'abaisser en répondant à des objets bien moins importants, et à des personnes fort au dessous de moi. Au reste, il faut convenir que la ressource est noble, et bien digne de Sir Joseph. J'ignore si elle satisfait également le public.

Je terminerai ce mémoire par une particularité qui mérite bien d'être connue. — Lors qu'on fit la lecture de la lettre cidessus le trois Avril chez M. Le Justice Wright, en présence de Sir Joseph et de moi ; Sir Joseph *pour me braver* ne fit que sourire pendant cette lecture. On conviendra que si cette lettre avait quelque chose qui pût réjouir Sir Joseph, ce n'était ni la place ni le moment de se permettre d'en rire en ma présence, sur-tout si l'on fait attention que je n'avais avec moi qu'une personne de ma connaissance dans une assemblée qui était excessivement nombreuse et presque toute composée des partisans de Sir Joseph. — On conviendra aussi qu'il n'était ni noble, ni généreux à Sir Joseph, de me braver et de rire dans un moment où il venait de faire le sacrifice de ma lettre à M. Le Justice à paix, et où il voyait qu'après ce sacrifice j'allais être renvoyé à Bridwell, d'où j'étais sorti pue d'heures au paravant pour cette confrontation. — Telle est la grandeur d'âme de Sir Joseph ! — Je dois observer à la gloire de cette nombreuse assemblée, que quoi qu'elle fut presque toute composée des partisans de Sir Joseph ; il a ce-

pendant été le seul qui se soit permis de rire et d'avoir l'air satisfait.

Le public peut juger de ce que j'ai souffert en étant privé jus-qu'ici des faibles moyens nécessaires pour mettre au jour ce que je viens d'exposer et en sachant avec quel art et quel acharnement on me déchire impitoyablement. — Combien de fois depuis que je suis dans cette triste prison, les partisans de Sir Joseph ne m'ont-ils pas fait dire de ne rien publier parce que ce serait l'irriter ? *Il craint donc bien la vérité, ce Sir Joseph ?* Je le crois ; et ce n'est pas sans raison : au reste, il sait que ci j'avais à choisir ou de souffrir le supplice le plus cruel et le plus affreux, ou de faire la moindre démarche qui eut seulement l'apparence de désirer de l'indulgence de sa part ; je préférerais avec joie de souffrir le supplice le plus cruel et le plus affreux. Il sait que depuis le moment où je l'ai abordé, je lui ai toujours dit et écrit *que je ne voulais ni grâces ni indulgences de sa part.* Qu'il me démente si j'en impose ? Comment peut-il après cela, se permettre de dire comme il le répand aujourd'hui, que j'ai fait la moindre démarche auprès de qui que ce soit pour parvenir à l'aborder ? Qu'il endonne une seule preuve ? Je l'endéfie. Il ne doit pas être surpris si malgré les conseils qu'on m'a donné de sa part, j'ai mis au jour ce que je viens d'exposer.